

Feuilletons de "L'Annexionniste."

RÉDEMPTION.

Par J.-V. Meunier.

(Suite)

Les trois quarts lui furent intelligibles, mais le peu qu'elle comprit lui causa un saisissement profond mêlé d'horreur. Incapable d'apprécier le talent de main-d'œuvre, la finesse d'observation dépensés dans ce roman remarquable, elle n'y vit qu'un long tissu de choses affreuses, qui par endroits lui soulevèrent le cœur, et lui firent, bien avant la fin, fermer le volume avec effroi. Elle se sentit toute triste; pourtant ouvrit l'autre ouvrage, et, dès qu'elle eut commencé la lecture de *Jeune*, fut captivée. C'était la très simple histoire d'un amour pur: qui par l'innocence même et la vertu de sa tendresse sauvait, arrachait à la débauche et au vice l'homme qu'elle aimait. Dans ce récit, d'une naïveté agreste, et qui allait sans péripéties, droit au dénouement, on sentait une force incroyable de passion contenue. Annette fut transportée par cette œuvre saine et vigoureuse. Bien des fois pendant sa lecture elle s'arrêta, pleurant de douces larmes, en proie à une généreuse émotion qui dilatait son cœur. Ce fut une révélation; le mot ignoré apparut à ses yeux éblouis: Amour. Dans son enthousiasme elle baisait le livre qui l'avait initiée; et, comme toute jeune fille l'eût fait à sa place, ne sépara pas de l'œuvre, dans son admiration et sa reconnaissance, l'auteur. De là au désir profond, impérieux de le connaître il n'y avait qu'un pas. Elle fit adroitement tomber la conversation sur lui, apprit avec étonnement que son oncle avait quelques relations, peu suivies d'ailleurs, avec l'homme que dans son imagination surexcitée elle considérait comme une sorte de demi-Dieu. Mais M. Petits-Gâts se montra réfractaire aux éclaircissements touchant les faits et gestes de Villerville; à peine s'il parla vaguement de désordres, de vie dissipée; ajoutant toujours que "ces choses-là ne regardaient pas les petites filles."

Annette en fut donc réduite aux conjectures. Elle se construisit un Villerville de fantaisie: blond, petit, un peu efféminé, gracieux et langoureux; quelque chose comme une gravure de romance; légèrement ridicule. Mais la pauvre enfant ne pouvait avoir des vues bien larges.

Une nuit, au bal de madame Haiva, cette femme illustre et charmante dans le salon de laquelle toutes les vraies célébrités se donnent rendez-vous, Annette, revenant près de son oncle, le trouva échangeant une poignée de main avec un homme de haute taille qu'elle ne connaissait pas. Elle retint la parole gaie qui lui venait aux lèvres et salua un peu gauchement; alors M. Petits-Gâts, avec son beau sourire affable: — Ma

nièce, dit-il à son interlocuteur, et désignant celui-ci: M. Godefroy Villerville.— A ce nom Annette ressentit un trouble tel que sa main, pour s'y appuyer, chercha instinctivement le dossier d'un fauteuil. Villerville s'était incliné avec une grâce parfaite, attachant sur elle un lent regard qui semblait lui demander la cause de cette agitation très visible.

Puis les deux hommes se remirent à causer ensemble. Et Annette s'abritant derrière son éventail, considéra celui qu'elle avait tant désiré voir. Il ne répondait guère au type rêvé. Sa prestance presque athlétique révélait une rare vigueur qu'une grande distinction empêchait d'être lourde. La tête point belle était remarquable. Des cheveux clairsemés, ras, un nez hardiment coupé, une large bouche aux lèvres sanglantes et recourbées, une courte barbe noire taillée en pointe, de grands yeux gris, pâles et glacés. Quelques plis profonds striaient le front. Certes il y avait dans tout cela un air de grandeur et de noblesse, mais l'ensemble à première vue n'était guère séduisant, et Annette fut d'abord un peu interloquée. Mais quand elle entendit parler Villerville un enchantement intime la saisit. Cette voix sonore et basse lui causa une émotion si vive que son cœur se gonfla. — Villerville quitta son oncle, et de ses yeux troublés elle le suivit dans la foule qu'il dominait. Des mains nombreuses se tendaient sur son passage, et les femmes les plus en vue, les plus titrées, les plus à la mode, avaient toutes pour le triomphateur du jour des sourires gracieux et d'aimables paroles.

* *

Une curiosité mêlée d'un peu trop d'intérêt, une admiration irraisonnée, un naïf commencement d'amour! — Et pourtant, si les yeux innocents d'Annette avaient pu plonger dans l'âme obscure et tourmentée de Godefroy Villerville, nul doute que la pauvre enfant ne se fût reculée avec épouvante, détestant son erreur.

L'amer sourire qui flottait toujours sur les lèvres de Villerville, le regard froid de ses yeux, aussi la lassitude éternelle de ses mouvements, trahissaient une longue route parcourue, semée d'écueils, une vie rapide, consumante, faite d'extrêmes joies et douleurs. A trente-cinq ans, riche, célèbre, Villerville était las de tout. De bizarres accès de misanthropie le prenaient parfois, durant lesquels il disparaissait, s'enfonçait seul dans quelque campagne perdue, se lavait pour ainsi dire dans les saines effluves des champs. Pourtant, depuis quelques temps, ces sortes de fugues s'espacèrent, devenaient plus rares.

(A continuer)

BROSCOCO

Légende Créole,

(Suite)

Thomy s'élança sur lui le couteau à la main. Une lutte s'engagea, lutte sourde de la force contre l'adresse. Enfin, Broscoco, ruisselant de sang, roula sur le parquet comme une masse.

Il y eut un moment d'horribles angoisses pour Thomy, mais personne ne bougea dans la maison; le bruit n'avait pas été entendu.

Le mulâtre entra doucement la porte.

A la lueur vacillante d'une veilleuse, la jeune fille lui apparut dans son lit, à demi-nue, un bras coquettement replié sous sa tête, l'autre pendant hors des draps.

Elle dormait, la bouche mi-close et comme souriant à quelque charmante pensée que le sommeil était venu interrompre.

A travers les rideaux disjoints la lune entra soudain dans la chambrette virginale, éclairant de ses rayons argentés le frais visage de la dormeuse, se jouant dans les longues boucles de ses cheveux qui encadraient son front pur comme un nimbe d'or.

Jamais, même dans ses rêves les plus voluptueux, il n'avait entrevu un spectacle aussi délicieux. Sa poitrine haletait. Il s'agenouilla pieusement devant Rosa, en faisant le signe de la croix, comme aux pieds d'une madone, et, lui prenant la main, il y déposa un suprême baiser.

Puis, saisissant rapidement son poignard, il l'enfonça sans trembler dans le sein de la jeune fille.

— Au moins, tu ne seras à personne, s'écriait-il en la frappant.

Rosa ne fit pas un mouvement, ne poussa pas un cri, il n'y eut pas une goutte de sang répandue.

Elle était morte au milieu d'un songe peut-être, et sa bouche continuait à sourire.

Thomy la contempla encore quelques temps, et il s'enfuit emportant dans ses bras Broscoco évanoui.

Quand la triste nouvelle fut connue dans la colonie, elle y causa un deuil général. M. d'Aillons était fort estimé de tout le monde, et ce fut à qui, dans cette douloureuse circonstance, lui donnerait le plus grand témoignage d'affection et de respect.

Le jour de l'enterrement de mademoiselle d'Aillons, tous les colons, ceux de la Savanne, de la Poudre d'Or, du Grand-Port, de Moka, vinrent se joindre au lugubre cortège.

Dans un cercueil tendu de blanc, porté par quatre nègres, Rosa le visage découvert, selon l'ancienne coutume, semblait reposer au milieu des fleurs que chacun y avait jetées.

(A continuer)